



N° 16, 2022

RILUNE — Revue des littératures européennes

“La Belgique au prisme des langues :
bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction”

LICIA REGGIANI
(UNIVERSITÉ DE BOLOGNE)

Interstices : l’imaginaire plurilingue de l’écrivain congolais In Koli Jean Bofane

Pour citer cet article

Licia Reggiani, « Interstices : l’imaginaire plurilingue de l’écrivain congolais In Koli Jean Bofane », in *RILUNE — Revue des littératures européennes*, n° 16, *La Belgique au prisme des langues : bi/plurilinguisme, traduction, autotraduction*, (Catia Nannoni, dir.), 2022, p. 154-166 (version en ligne, www.rilune.org).

Résumé | Abstract

FR L’écrivain In Koli Jean Bofane, né au Congo en 1954, est l’auteur de trois romans publiés par Actes Sud: *Mathématiques congolaises* (2008), *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* (2014), et *La Belle de Casa* (2018). Dans notre essai nous avons analysé cette œuvre sous l’angle du plurilinguisme et de l’imaginaire linguistique et nous nous sommes penchés sur les stratégies utilisées pour mettre en scène l’hétérogénéité langagière. Nous avons souhaité mettre en exergue, dans le cadre du plurilinguisme multiforme qui a toujours caractérisé la culture belge en général, et en particulier son polysystème littéraire, les éventuels croisements entre les « irréguliers de la belgité » avec une de voix les plus intéressantes de la post-colonisation belge.

Mots-clés : hétérolinguisme, littérature belge, littérature congolaise, traductologie, imaginaire linguistique.

EN The writer In Koli Jean Bofane, born in Congo in 1954, is the author of three novels published by Actes Sud: *Mathématiques congolaises* (2008), *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* (2014), and *La Belle de Casa* (2018). In our essay we have analysed this work from the angle of plurilingualism and linguistic imagination and we have studied the strategies used to stage linguistic heterogeneity. Within the framework of the multiform plurilingualism that has always characterised Belgian culture in general, and its literary polysystem in particular, we wanted to highlight the possible cross-fertilisation between the « irréguliers de la belgité » with one of the most interesting voices of Belgian post-colonisation.

Keywords : heterolingualism, Belgian literature, Congo literature, translation studies, linguistic imagination.

LICIA REGGIANI

**Interstices : l’imaginaire plurilingue
de l’écrivain congolais In Koli Jean Bofane**

Dans cet article, nous souhaitons analyser l’œuvre narrative de l’écrivain congolais In Koli Jean Bofane, sous l’angle du plurilinguisme et de l’imaginaire linguistique. Nous allons donc nous pencher sur « les faits et effets de langue »¹ dans les romans de l’auteur et sur les stratégies mises en œuvre pour mettre en scène l’hétérogénéité langagière. En effet, l’une des dimensions les plus intéressantes de l’œuvre fictionnelle de l’écrivain², et notamment de ses trois romans³ – *Mathématiques congolaises*, publié en 2008 par Actes Sud⁴, *Congo Inc. Le Testament de Bismarck*, également publié par Actes Sud en 2014⁵, et *La Belle de Casa* publié par Actes Sud en 2018 – est précisément la dimension multi- et plurilingue, puisque les langues (le français, l’anglais, le chinois, les langues africaines) y sont représentées dans un mélange ironique et explosif. Pour notre analyse, nous nous appuyerons sur les ouvrages méthodologiques de Lise Gauvin et Rainier Grutman⁶. Ne seront prises en considération que pour des remarques ponctuelles les traductions italiennes de deux romans, toutes deux publiées par la maison d’édition romaine 66thand2nd, à savoir : *Matematica congolese* (dans le traduction de Stefania Ricciardi) et *Congo Inc. Il testamento di Bismarck*

¹ Lise Gauvin, « Introduction », dans *Les Langues du roman : du plurilinguisme comme stratégie textuelle*, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, « Espace littéraire », 1999, p. 7.

² Bofane a aussi écrit pour la jeunesse : *Pourquoi le lion n’est plus le roi des animaux*, Paris, Gallimard Jeunesse, 1996, traduit dans plusieurs langues et qui lui vaudra le prix de la critique de la communauté française de Belgique, et *Bibi et les Canards*, Paris, Gallimard, 2000.

³ Nous nous intéressons ici à l’œuvre romanesque en suivant la perspective bakhtinienne qui affirme que « le principe dialogique à l’œuvre dans tout énoncé voit son accomplissement dans le roman et les genres de la prose qui s’y rattachent, plus aptes, selon le théoricien, à rendre compte des forces centrifuges et décentralisantes du langage » (Lise Gauvin, « Introduction », dans *Les Langues du roman, op. cit.*).

⁴ *Mathématiques congolaises* est lauréat du Prix Jean Muno en 2008, du Prix Littéraire de la SCAM en 2009 et du Grand Prix Littéraire d’Afrique Noire.

⁵ *Congo Inc. Le Testament de Bismarck* est lauréat du Grand prix du roman métis et du Prix des cinq continents de la Francophonie en 2015.

⁶ Voir Lise Gauvin, *L’Écrivain francophone à la croisée des langues* [1997], Paris, Éditions Karthala, « Lettres du Sud », 2006, et Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L’hétérolinguisme au XIX^e siècle québécois*, Montréal, Fides-CETUQ, 1997.

(roman traduit et édité par Carlo Mazza Galanti). La traduction italienne de *Belle de Casa* n'a pas encore vu le jour⁷.

Nous souhaitons mettre en exergue, dans le cadre du plurilinguisme multiforme qui a toujours caractérisé la culture belge, en particulier son polysystème littéraire, les éventuels croisements entre les « irréguliers de la Belgique »⁸ et une des voix les plus intéressantes de la postcolonisation belge.

Faisons un premier constat : l'apparat péritextuel qui accompagne l'œuvre romanesque de In Koli Jean Bofane est composé d'une vaste quantité de déclarations dénotant un esprit ludique et souvent provocateur et révélant son intérêt constant pour les langues, la présence d'une « surconscience linguistique » manifeste, pour employer la célèbre définition de Lise Gauvin⁹.

C'est ainsi que la critique québécoise évoque ce trait emblématique de la francophonie littéraire, soulignant que l'écrivain francophone est « condamné à penser la langue » et à trouver des « stratégies de détour » :

La proximité des autres langues, la situation de diglossie sociale dans laquelle il se trouve le plus souvent immergé, une première déterritorialisation constituée par le passage de l'oral à l'écrit, et une autre, plus insidieuse, créée par des publics immédiats ou éloignés, séparés par des historicités et des acquis culturels et langagiers différents, sont autant de faits qui l'obligent à énoncer des stratégies de détour¹⁰.

Ce n'est pas un hasard, en effet, si In Koli Jean Bofane se dit « écrivain belge d'origine et de rationalité congolaise »¹¹ avec un jeu de mots, sous forme de chiasme, entre rationalité et nationalité, par lequel il s'en prend au stéréotype d'une Afrique peu rationnelle, tout en soulignant l'importance du « verbe » dans sa propre culture :

Être l'écrivain belge d'origine et de rationalité congolaise peut s'avérer utile parce que, justement, cela donne la capacité de naviguer entre deux eaux. Là où les lois de la gravitation universelle diffèrent – même la science reconnaît cela. Donc, mettant à profit cet état de fait, je peux facilement proclamer ; nous autres, les Mongos, natifs de la forêt équatoriale,

⁷ Sur hétérolinguisme et traduction voir Chiara Denti, *Eterolinguisimo e traduzione*, Milano, Morellini, « Tracciati », 2019.

⁸ Voir Anna Soncini Fratta (dir.), *Arlecchino senza mantello. Fantasmata della "Belgique"*, Rimini, Panozzo, « Belgica », 1993.

⁹ Voir Lise Gauvin, « Écriture, surconscience et plurilinguisme : une poétique de l'errance », dans Christiane Albert (dir.), *Francophonie et identités culturelles*. Paris, Karthala, « Lettres du Sud », 1999, p. 11.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ Jean Bofane, « Tango ya ba Flama' ou "Le temps des Flamands" », *Le Soir*, 16/2/2019 : <https://www.lesoir.be/206937/article/2019-02-16/tango-ya-ba-flama-ou-le-temps-des-flamands>. [Dernière consultation : 06/07/2022]

considérons le verbe comme élément essentiel de notre cosmogonie. On pourrait même dire qu'il est sacré. Sans le verbe, le Mongo ne va nulle part. Sans cet attribut majeur, il n'est pas lui dans sa globalité¹².

Cette tension linguistique, cette attention portée au plurilinguisme, à la cohabitation plus ou moins pacifique entre différents idiomes se révèle une puissante stratégie pour survivre dans un univers linguistiquement multiforme comme la Belgique, stratégie s'accompagnant d'un regard ironique qui permet un renversement des rôles entre une Belgique conquise et un Congo conquérant :

En arrivant avec mes bagages, à ce tournant, juste après la pancarte « Rien à déclarer », la réflexion que je me fis fut que les Mongos, une fois de plus, avaient raison. Conquérir la Belgique, ce n'était pas plus compliqué que cela ; il suffisait d'user du verbe en parlant flamand et l'affaire était pliée¹³.

Et encore :

Pour un écrivain venu tout droit de sa région de la Tshuapa, en République démocratique du Congo, cette histoire de langue étonne un peu. Dans mon pays d'origine, nous en possédons des centaines et toutes différentes les unes des autres. Pour supprimer toute incompréhension, des langues véhiculaires ont été instaurées ; le lingala au nord et à l'ouest, le swahili au sud et à l'est¹⁴.

Nous reviendrons par la suite sur cette recherche utopique (ou, pour mieux dire, dystopique) d'une langue véhiculaire qui puisse, imposée d'en haut, « supprimer » toutes les incompréhensions. Les propos de In Koli Jean Bofane tissent donc une symétrie imaginaire entre Congo et Belgique, fondée sur un plurilinguisme qui se manifeste, avant tout, dans la littérature :

Je possède un autre atout par rapport à mes collègues écrivains, je suis Belge tout court. Ni Wallon, ni Flamand, je suis l'écrivain belge par excellence, le plus pur, sans aucune nuance. Des mauvaises langues prétendront que je navigue entre deux eaux, je leur répondrai : « Parfaitement ! » Tant que je ne trahis personne¹⁵.

Ce qui apparaît dans les passages cités, c'est non seulement une attention constante à la dimension pluri- et multilingue à la fois de la Belgique et du Congo, ce qui fait des deux pays un véritable couple

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*

gémellaire, mais aussi l'observation de la prise de pouvoir de la part d'une des langues en jeu, et des dangers que cette position dominante peut comporter pour les autres. C'est cette expérience de domination qui unit, encore une fois, Belgique et Congo. Comme le souligne encore Gauvin :

Aujourd'hui, même quand un écrivain ne connaît aucune autre langue, il tient compte, qu'il le sache ou non, de l'existence de ces langues autour de lui dans son processus d'écriture. Bien que ce processus touche les écrivains de toutes les cultures, Glissant insiste sur le « tourment de langage » particulier à ceux qui « appartiennent à des zones culturelles où la langue est [...] une langue composite. Dans le cas où une langue domine l'autre », ajoute-t-il, « le ressortissant de la langue dominée est davantage sensible à la problématique des langues »¹⁶.

Et In Koli Jean Bofane d'affirmer, dans un jeu de miroirs entre langues dominées et dominantes :

les Flamands – on s'est toujours demandé pourquoi, d'ailleurs – n'étaient pas vraiment en haut de la pyramide alimentaire des Blancs, ils étaient les contremaîtres, les sergents, des cadres très moyens, en réalité. Pas vraiment des boss. Les grands patrons parlaient français pour la plupart. Le type qui vous gueulait dessus n'avait pas le droit de parler sa langue mais le faisait, entre compatriotes, quand il devait dissimuler ses paroles aux Congolais présents. [...] Le lingala, néanmoins, se parle partout, c'est la langue de l'armée et il vaut mieux toujours comprendre ce qu'un militaire pourrait vous dire, ils peuvent être très dangereux, au Congo. En habitant Bruxelles, je m'efforce toujours de parler néerlandais sitôt la frontière linguistique franchie¹⁷.

Au-delà de leur valeur d'observations métalinguistiques pointues, ces remarques révèlent une ironie de fond, la capacité de se moquer du pouvoir à travers une mise en scène à la fois caricaturale et réaliste de son langage. Nous y reviendrons.

Dans les romans Bofane fictionnalise ces prises de position d'ordre à la fois idéologique, politique et littéraire, réservant une place fondamentale aux langues à travers une stratégie hétérolingue, selon la définition proposée par Rainier Grutman :

Un texte littéraire est rarement uniforme au point de vue de la langue. Plus souvent qu'on ne le croirait, il est entrelardé d'éléments hétérogènes. En plus d'intégrer plusieurs niveaux et diverses strates historiques de son idiome principal, il fait une place plus ou moins large à d'autres langues : cela peut aller du simple emprunt lexical au dialogue en parlant imaginaires, en passant

¹⁶ Lise Gauvin, « Introduction. D'une langue l'autre », dans *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, op. cit., p. 5.

¹⁷ Jean Bofane, « Tango ya ba Flama' ou "Le temps des Flamands" », art. cit.

par les citations d'auteurs étrangers. Une telle présence d'idiomes est désignée par le terme d'hétérolinguisme¹⁸.

La mise en scène de cette tension, de cette hétérogénéité langagière, est présente dès le premier roman de In Koli Jean Bofane, *Mathématiques congolaises*¹⁹. Dans ce roman, en effet, le langage mathématique tant aimé par Célio, le jeune protagoniste, est une véritable *lingua franca*, et représente pour lui d'un côté la langue identitaire, seul héritage du père, mais, d'un autre côté, un dangereux talent qui le met en contact avec le pouvoir corrompu du puissant Gonzague Tshilombo. Toutefois, c'est dans le deuxième roman, *Congo Inc. Le testament de Bismark*, que la présence de langues *autres* dans le texte acquiert une importance capitale. Dans ce roman, contrairement au premier, ce n'est pas la *lingua franca* des mathématiques qui peut sauver (ou condamner) le jeune Isookanga, mais son intérêt pour la langue fictive du *business* et de la mondialisation. Ce récit à la troisième personne raconte l'histoire d'Isookanga, jeune Pygmée appartenant au clan *Ekonda* (branche du peuple mongo), qui décide de quitter son village natal, dont il méprise le mode de vie, les savoirs et les traditions des ancêtres (représentées par l'oncle Vieux Lomama), pour vivre à Kinshasa, qui représente pour lui le lieu de la mondialisation, qu'il a découvert à travers un jeu vidéo en ligne, *Raging Trade*. À Kinshasa, Isookanga se lie d'amitié avec les enfants des rues, les *shégués*, dont il devient l'emblème et le porte-parole ; il rencontre aussi Zhiang Xia, un travailleur chinois avec qui il s'associe et monte un commerce de vente d'eau. Lors de ses déambulations kinoises, Isookanga rencontre également Kiro Bizimungu, un ancien chef de guerre, coupable d'exactions atroces dans le Kivu et au Rwanda, désormais affecté à la protection écologique de la Salonga, la région dont le Pygmée est originaire, et recherché par Chiara Argento, cadre de l'ONU. Bizimungu sera victime d'un attentat organisé par sa femme. Le soir même de sa mort, Isookanga et Zhang Xia, venus parler d'affaires avec lui, sont emprisonnés. Alors que Isookanga, considéré comme le chef des *shégués*, est relâché par les autorités, Zhang Xia est extradé vers la Chine, où il sera emprisonné. Isookanga rentre finalement au village avec son oncle. Contrairement à ce que pense Vieux Lomama, la seule idée du jeune Ekonda est de régner plus tard en maître sur les richesses de la forêt, en œuvrant non pas à leur préservation, mais à leur exploitation.

¹⁸ Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁹ Dans cet essai, nous nous consacrerons en particulier à l'analyse de l'imaginaire linguistique et de l'hétérolinguisme dans le roman *Congo Inc. Le testament de Bismark*, tandis que nous nous limiterons à une brève mention de *Mathématiques congolaises*.

Le roman se présente donc sous la forme d'un récit picaresque, mettant en scène les pérégrinations du jeune protagoniste. Tout au long de son parcours, qui le mène du village natal à Kinshasa, pour revenir au village dans les pages finales, le jeune Pygmée franchit à maintes reprises la frontière entre le réel du quotidien et le virtuel des jeux vidéo, le monde des dominés (les *shégués*, enfants de rue) et celui des dominants (le pouvoir corrompu de Kiro Bizimungu), le village et la ville tentaculaire, dans un foisonnement d'expériences diverses qu'il semble vivre et percevoir d'un regard à la fois naïf et ironique. Tout au long de ses pérégrinations, Isookanga se trouve confronté à des langues-cultures différentes et ce sont ces rencontres avec l'hétérogénéité linguistique qui impriment dans les pages la trace du plurilinguisme. Certes, le français reste la langue majoritaire dans le roman, la langue dans laquelle le roman se fait acte de langage, la langue littéraire qui définit l'écriture de In Koli Jean Bofane. Ce choix est révélateur d'un procès littéraire plus important que les procédés mis en jeu :

Plus que de simples modes d'intégration de l'oralité dans l'écrit, ou que la représentation plus ou moins mimétique des langages sociaux, on dévoile ainsi le statut d'une littérature, son intégration/définition des codes et enfin toute une réflexion sur la nature et le fonctionnement du littéraire²⁰.

Mais la langue chinoise, anglaise, et les langues africaines du Congo sont omniprésentes au fil des pages. Dans l'espace romanesque les différentes langues sont utilisées de façon complexe, suivant les lignes de force et les réseaux symboliques du récit :

Bien loin de l'illusion de transparence que proposent les postulats du code réaliste, [...] l'usage du plurilinguisme ne peut être considéré comme un simple procédé à valeur ornementale, sans implication sur la dynamique globale du roman. Pareil usage ne saurait en outre être assimilé à une nouvelle *doxa* contemporaine, car s'il semble aller de soi de constater les signes de l'hétérogénéité dans les pratiques postmodernes ou postcoloniales, périodes de décentrement par excellence, cette hétérogénéité ne saurait leur être exclusivement réservée. En d'autres termes, si le plurilinguisme paraît indissociable de l'art romanesque comme tel, les connotations qui l'accompagnent diffèrent sensiblement en fonction de l'environnement linguistique – le co-texte – dans lequel il s'insère²¹.

L'hétérogénéité langagière émerge bien évidemment d'une manière significative par rapport à son statut et ses fonctions narratologique et politique.

²⁰ Lise Gauvin, « Introduction. D'une langue l'autre », dans *L'Écrivain francophone à la croisée des langues*, *op. cit.*, p. 5.

²¹ Lise Gauvin, « Introduction », dans *Les Langues du roman*, *op. cit.*, p. 9.

Dans les pages du texte, la présence de langues *autres* se manifeste sous différentes formes : dans son essai « Les motivations de l'hétérolinguisme : réalisme, composition, esthétique »²², Rainier Grutman propose une analyse des manifestations textuelles de l'hétérolinguisme, en les présentant sous la forme d'un *continuum* organisé selon différents niveaux d'ouverture croissante aux langues étrangères. Dans ce modèle, on passe d'un degré minimum où les langues étrangères sont une présence implicite sous forme d'allusions, à un degré maximum où elles prennent une dimension interlangue (*code-switching*), tandis qu'entre ces deux pôles il existe un certain nombre de formes intermédiaires. À une extrémité se trouve donc le degré zéro, qui correspond aux situations dans lesquelles les langues étrangères sont dans une condition d'invisibilité, car elles sont simplement évoquées par la langue principale (la forme minimale de l'hétérolinguisme consisterait en une simple évocation, en une présence allusive de langues étrangères). À l'autre extrémité, en revanche, on trouve tous ces phénomènes dans lesquels la présence des langues étrangères est beaucoup plus envahissante, puisqu'elles s'infiltrent au sein de la langue principale plus ou moins silencieusement et rendent cette dernière ni entièrement différente, ni entièrement égale à elle-même.

Dans le roman, nous retrouvons maintes remarques métalinguistiques symétriques à celles que nous avons pu lire dans l'apparat péritextuel²³. À propos du plurilinguisme de la ville de Kinshasa, le narrateur souligne que l'« on pouvait entendre [...] la polyphonie des voix du peuple de Kin' qui, à tout moment, plane sur l'immense métropole » (CI, p. 160) ; cette même polyphonie, image poétique de la métropole, devient, dans un clin d'œil au lecteur, presque obsolète, face à la dé-matérialisation de la mondialisation et du *world wide web* :

quand on utilise des bits pour communiquer, qu'importe qu'on parle pygmée, lapon ou japonais. [...] [La] matérialité est devenue totalement obsolète. Dans l'univers globalisé du monde virtuel même le ciel ne constitue plus une limite. Et de la hauteur à laquelle Isookanga contemplait l'univers, cela lui convenait parfaitement (CI, p. 22).

On en viendrait presque à penser, avec Isookanga, que la *lingua franca* des bits et la mondialisation virtuelle pourraient éviter les

²² Rainier Grutman, « Les motivations de l'hétérolinguisme : réalisme, composition, esthétique », dans Furio Brugnolo et Vincenzo Orioles (dir.), *Eteroglossia e plurilinguismo letterario*, t. II, *Plurilinguismo e letteratura*. Atti del XXVIII Convegno interuniversitario di Bressanone, Roma, Il Calamo, 2002, p. 23-51.

²³ Les citations de *Congo Inc. Le testament de Bismack* sont tirées de l'édition de 2014 (entre parenthèses le sigle CI et le numéro de la page).

stéréotypes et les préjugés que tout langage pour ainsi dire traditionnel, animé d'une indomptable volonté de nommer, finit par générer. D'ailleurs, comme le pense le jeune Isookanga :

C'est à cause des gens comme Vieux Lomama que nous, les Ekonda, sommes discrédités dans le pays. Que partout nous sommes appelés Pygmées depuis toujours. Les Français ne parlent-ils pas de « pygmée idéologique » pour désigner un individu manquant singulièrement de vision ? Les Mongo, n'ajoutent-ils pas, à la fin de la seconde syllabe du mot « motshwa » une sorte de note de mépris décelable par n'importe qui ? Même les Blancs, qu'on critique tout le temps, font attention avant de prononcer le mot « nègre ». Ces Mongo des clans Mbole, Bokatola, Bolia, Bakutshu, Bantomba, Ngelentano, parce qu'ils ont une taille au-dessus de la normale, se permettent de nous traiter ainsi. En dessous de tout. De gens qui ne pensent qu'à manger, à raconter des vanes à longueur de journée et à forniquer. Des énergumènes pareils ont-ils même encore le droit de parler ? (CI, p. 20)

Ce passage, qui inclut deux notes de bas de page – concernant le mot « Mongo » : « Nation, peuple (certains disent tribu) de la province de l'Équateur (Congo RDC) » et le mot « motshwa » : « pygmée » – est très révélateur de la pensée linguistique du personnage d'Isokaanga. Non seulement parce que la langue devient ici source possible de dévalorisation, de dichotomie entre dominés et dominants, les langues-cultures françaises, mongo et occidentale (les Blancs) coopérant à la dévalorisation, à travers une hétéro-désignation, de l'identité ekonda. D'ailleurs l'emploi du pronom indéfini « certains » dans la phrase : « Les représentants du clan ekonga appartenant au peuple mongo sont de petite taille : certains les appellent pygmées » (CI, p. 12), ainsi que dans la note explicative susmentionnée du terme « mongo » a pour fonction de contre-dévaloriser le sujet énonciateur, puisque « certains » exprime justement l'indétermination de l'identité, de la quantité ou de la qualité du sujet. Il est aussi intéressant de souligner dans les propos d'Isookanga l'opposition entre « parler » (le droit de parler) et « raconter des vanes ».

Au-delà de ces réflexions métalinguistiques, la première forme concrète d'hétérolinguisme qui apparaît dans le roman est la langue chinoise, affichée dès l'apparat paratextuel, puisque le titre du roman et les titres des chapitres sont présentés simultanément en français et en chinois. La présence de la langue chinoise, qui, d'un point de vue politique, signale certainement l'importance grandissante de l'économie chinoise dans le continent africain, représente aussi un espace textuel purement graphique pour le lecteur francophone non-sinophone, qui interroge celui-ci sur ses compétences. Ne connaissant pas le chinois, le lecteur devra en effet faire confiance à l'auteur, traduisant pour lui, juste

à côté, les énoncés. Ces insertions hiéroglyphiques nous paraissent donc représenter un espace énigmatique et artistique, des formes spectaculaires d'hétérologuisme, poussant le texte au-delà du seuil de lisibilité²⁴, en plus d'affirmer le pouvoir de l'écrivain sur le lecteur. Ils représentent aussi un espace « interstitiel », qui s'interroge sur l'identité du lecteur²⁵ : est-il en mesure de comprendre la langue chinoise ? D'où vient-il ? Quel est son positionnement par rapport à la géographie textuelle ? La table des matières d'ailleurs confirme nos soupçons. S'y affiche une forte présence du plurilinguisme, puisque les titres renvoient non seulement à la culture chinoise (CI, chapitre 3 « Tigre de papier » et chapitre 8 « Dragon éternel »), mais aussi à la langue anglaise des jeux vidéo (CI, chapitre 12 « Game over »), et à la langue mongo (CI, chapitre 11 « Chance eloko pamba », traduit à la p. 233, au début du chapitre, par une note en bas de page : « La chance, c'est rien »).

De surcroît, le plurilinguisme du roman se situe aussi au niveau intralinguistique. Il propose une réflexion sur *les langues françaises*. Cet aspect est souvent traité par les notes en bas de page²⁶, qui mettent en évidence la spécificité des français d'Afrique : par exemple la note au bas de la page 37 explique, non sans ironie, que le verbe « coopérer » « dans l'acception congolaise » signifie « faire des affaires » ; mais aussi que « je tractionne », à la p. 90, signifie « faire des affaires » ; que « tonkar » signifie « carton en verlan », et, enfin, que « lar », à la page 248, est bien la « contraction de l'argent ». Il est intéressant de constater que toutes ces notes concernent le champ sémantique de l'argent et des affaires ...

La prise de distance par rapport au français (mais surtout à l'anglais) standard apparaît également dans la représentation fictionnelle de l'accent congolais. Comme l'affirme Ginette Michaud :

l'accent est [...] souvent la marque du particularisme le plus résistant ; bien plus, il se présente comme un symptôme qui vient trahir le sujet au moment où il s'y attend le moins, sorte d'objet petit qui lui colle à la peau et l'engue dans l'enveloppe maternelle de ses origines, quelque effort qu'il fasse pour s'extirper de cette fusion imaginaire. De tous les effets de langue, l'accent est sans doute aussi le signe qui frappe le plus l'autre qui écoute, même s'il ne parvient à l'identifier, à retracer ses « racines » qu'imparfaitement. Porteur de traits morphologiques hérités (l'accent est saturé des dépôts sédimentés d'une histoire, transmise de génération en génération), il est à la fois paradoxalement impersonnel et personnel (il reste

²⁴ Voir Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérologue. Ce que nous apprennent les textes à la croisée des langues*, Paris, Classiques Garnier, 2014.

²⁵ Voir Lise Gauvin, *Écrire pour qui ? L'écrivain francophone et ses publics*, Paris, Éditions Karthala, « Lettres du Sud », 2007.

²⁶ Sur cet usage ludique et caricatural des notes en bas de page voir Lise Gauvin « *Autour in fabula : les contre-notes de Patrick Chamoiseau* », dans *Écrire pour qui ?*, *op. cit.*, p. 37-49.

en effet inséparable du timbre de cette voix-là, de son grain unique). À la jointure de l'individuel et du collectif, l'accent se présente donc par excellence comme un lieu d'articulation, un point de contact et de friction où le sujet et la langue se rencontrent, se confrontent souvent en un corps à corps amoureux ou guerrier, toujours singulier²⁷.

L'accent, donc, en tant que variation diatopique, ressurgit puissamment quand Isookanga et Zungh décident de se lancer dans la production d'eau « pire » (prononciation congolaise de « pure », ce qui crée évidemment un jeu de mots, en raison de la relation antinomique entre « pure » et « pire ») : « Mai yango, oyo ! Eau pire ! Eau pire ! », est le cri bilingue lancé dans la page sans note explicative dans la version originale²⁸.

Mais les effets d'accent ne se limitent pas à la mise en scène de la langue française. L'anglais, présent dès les premières pages (CI, p. 16) dans l'énumération des *nicknames* des joueurs du jeu vidéo *Raging Trade*, (l'étrangeté de ces noms, tels que *American Diggers*, *Skulls*, etc. étant signalée par l'emploi de l'italique²⁹) revient dans les citations de répliques de films d'horreur américains : par exemple, « Ou waaii you » (traduit dans la note en bas de page, CI p. 86, par « Who are you? », dans *Scream* de Wes Craven), « Yo waa nnez » (note en bas de page : « You are next ! » : « Tu es le prochain ! », CI, p. 68), « Oh mag hood » (note en bas de page : « Oh my God ! », CI, p. 87, exclamation que l'on peut trouver dans tout blockbuster américain), « Yo mothas ining in hell » (note en bas de page, CI, p. 111 : « Your mother in burning in the hell ! », tiré de *L'Exorciste* de William Friedkin), et « Laas perses si elai » (CI, note en bas de page, p. 216 : « The last person you see alive » : « la dernière personne que tu verras avant de mourir », dans les films *Scream 1, 2 et 3*).

Le narrateur nous explique par ailleurs que :

Pour éprouver encore plus de sensations, il [un ami de Isookanga] visionnait les films en version originale, ainsi il ne comprenait rien et cela rendait les scènes plus énigmatiques encore. Il adorait écouter les acteurs

²⁷ Ginette Michaud, « “À voix basse et tremblante” : phonographies de l'accent, de Derrida à Joyce », dans Lise Gauvin (dir.), *Les Langues du roman, op. cit.*, p. 17.

²⁸ Notons au passage que, dans la version italienne, le traducteur ajoute une note en bas de page, pour expliquer au lecteur italien que « pire » est une déformation populaire de « pure » et que le mot appartient au langage vernaculaire congolais, riche d'emprunts au français (« “Qui l'acqua ! Acqua pura ! Acqua pura !” La formula “eau pire” deformazione popolare del francese “Eau pure” – Acqua pura. Qui come altrove si è preferito non tradurla considerandola linguaggio vernacolare congolese che, come si può apprezzare anche in altri passaggi del romanzo, è ricco di prestiti francesi [NdT] »). Sur l'imaginaire linguistique qui confère aux langues africaines le statut de « langues vernaculaires » voir Cécile Canut, *Provincialiser la langue. Langage et colonialisme*. Paris, Éditions Amsterdam, 2021.

²⁹ L'italique disparaît dans la version italienne, choix intéressant qui pourrait s'expliquer par la tolérance bien connue de la langue italienne envers les anglicismes ...

américains balancer leurs dialogues, le regard scrutateur ou tordu par la haine. Il lui avait fallu du temps pour mémoriser les tirades les plus fondatrices. Sa prononciation laissait à désirer mais, en y mettant tout son sens de l'interprétation, le garçon arrivait à proférer ces phrases d'une voix sépulcrale, comme venue tout droit d'outre-tombe. Ce faisant, il était parvenu surtout à faire peur à son entourage (CI, p. 85).

Ces propos interrogent encore une fois le lecteur sur le statut du langage ainsi que sur le rôle de la traduction et de l'interprétation : la présence d'une langue autre (au passage : la langue des mondialisateurs américains), des passages (rapportés) « appris par cœur », avec une prononciation « qui laisse à désirer » et enfin la capacité pragmatique de « faire peur à son entourage ». Selon le style ironique du narrateur, avec des notes en bas de page qui ont la tâche de traduire d'abord en anglais et ensuite en français les sens des énoncés, ces insertions sont autant de clins d'œil pour créer une complicité linguistique entre narrateur et lecteur implicite, complicité fondée sur le partage d'un même imaginaire linguistique.

Pour ce qui est, enfin, des langues africaines, elles apparaissent à l'occasion de conversations, avec traduction en note en bas de page en français. Par exemple « Vieux Lomama azo benga yo ! » (note en bas de page : « Vieux Lomama t'appelle », CI, p. 14), ou bien : « Kota » (note : « Entre ! », CI, p. 14), ou encore dans les chansons avec traduction en note en bas de page, par exemple :

D'un bar proche, on pouvait entendre *Orgasy* de Fally Ipupa :
Mongongo na ngai eyokani ti na libanda ééé
Soki ba ko yoka, ba yoka na bango
Est-ce que vie na ngai mpe eza na maboko na bango ?
(CI, p. 46, italique dans le texte)³⁰.

Les langues africaines apparaissent aussi dans les dictons ou proverbes, par exemple : « Ils vivaient – comme disent les Kinois – na kati ya système ya lifelo » (en note en bas de page : « “Dans le système de l'enfer”. On brûle, mais on ne se consume pas, la souffrance est interminable » (CI, p. 84) ; ou bien : « Matoi elelaka moto te ! » (CI, p. 8, note en bas de page : « Proverbe signifiant : les oreilles ne sont jamais plus importantes que la tête. Se dit des jeunes qui se croient plus futés que les adultes ») ; et encore : « Kolela ya mbisi na kati ya mai, emonanaka ? Mayi enynganaga pamba te » (CI, p. 120, en note en bas de page : « L'eau ne bouge pas sans raison. Proverbe signifiant qu'il peut y avoir une cause cachée à un événement ») ; « Esika okoma te, mapata ckweya » (CI,

³⁰ Note en bas de page : « Ma voix a été entendue jusqu'au dehors / Que ceux qui veulent entendre, entendent. / Ma vie est-elle entre leur mains ? »

p. 132, note en bas de page : « Là où tu n'es pas arrivé, les nuages sont tombés. Proverbe signifiant qu'on se fait des illusions sur ce qu'on voit de loin. On pense que, là-bas le ciel touche la terre »).

Après avoir répertorié une grande partie (quoique non la totalité) des enclaves plurilingues dans le roman *Congo Inc. Le testament de Bismarck* de In Koli Jean Bofane, nous pensons pouvoir affirmer que le plurilinguisme textuel dans cet ouvrage est un choix stratégique, à fonction ludique, ou de retournement carnavalesque, pour lequel le premier critère d'analyse reste la dynamique globale de l'œuvre ou l'orientation esthétique/idéologique choisie. Ce qui mène à s'interroger, avec Lise Gauvin, sur la dimension romanesque du plurilinguisme littéraire :

Bref, si le roman appelle le multiple et la place du marché linguistique, n'y a-t-il pas lieu de retourner la proposition et de voir dans le système des langues à l'œuvre dans le récit un enjeu qui définit et invente sa forme plutôt qu'il ne dérive d'une forme qui lui serait antérieure ? En d'autres mots, que nous dit à propos de la forme roman le plurilinguisme inscrit dans la texture même du récit ? Nous nous demandons donc comment le texte *parle la langue*, soit à la façon d'une isotopie distincte, soit par une série d'énoncés narratifs qui renvoient à une représentation mimétique, stylisée ou fantasmée des langages sociaux. [...] On peut supposer que le texte, même et surtout s'il travaille l'espace des tensions linguistiques, n'est littéraire que dans la mesure où il met à distance un certain rapport de forces entre les langues, dans la mesure où il échappe aux contraintes de la diglossie et ne se contente pas de reproduire le discours monologique, autoritaire, qui est à l'origine du clivage social entre les langues et de leur distribution hiérarchique. Dans la mesure où, précisément, il échappe à un certain mimétisme ethnographique³¹.

Le choix d'une poétique plurilingue est chez In Koli Jean Bofane signe d'appartenance, d'identification avec la postcolonialité littéraire, et notamment son expression francophone, qui cherche à raconter un monde complexe et multiforme, jamais mono-identitaire, monolinguisque ou monoculturel, mais toujours multiculturel et habité par la diversité, comme le signalent, entre autres, les essais d'Édouard Glissant³² et de Jacques Derrida³³.

Consacrées à la mise en scène de la tension entre diversité et unicité, les œuvres de In Koli Jean Bofane représentent l'échec certain de toute action visant à imposer l'un sur le multiple, car « la langue française n'est pas la langue française : elle est plus ou moins toutes les langues internes

³¹ Lise Gauvin, « Introduction », dans *Les Langues du roman*, op. cit., p. 5.

³² Édouard Glissant, *L'Imaginaire des langues. Entretien avec Lise Gauvin (1991-2009)*, Paris, Gallimard, 2010.

³³ Jacques Derrida, *Le Monolinguisme de l'autre ou la Prothèse d'origine*, Paris, Galilée, « Incises », 1996.

et externes qui la font et la défont »³⁴. En ceci, ces œuvres se posent en véritables interprètes des irréguliers du langage :

In un paese che non vuole conoscere il suo nome e preferirebbe non averlo affatto (situazione pressoché unica in Europa e nel mondo), che ha dato alla lingua francese alcuni tra i più illustri grammatici, [...] alcuni scrittori, il cui percorso è passato attraverso la riflessione e la lotta politica, tentano di scontrarsi con il corpo stesso della lingua, di farla a brandelli o di buttarla sul carnevalesco al fine di raggiungere quella scrittura « temeraria » di cui parlava già De Coster nella sua prefazione a *La légende d'Ulenspiegel*³⁵.

Licia Reggiani
(Université de Bologne)

³⁴ Abdelkébir Khatibi, *Bilinguisme et littérature. Maghreb pluriel*, Paris, Denoël, 1983.

³⁵ Marc Quaghebeur, « Gli irregolari della “Belgité” fra immagine e lallazione », dans Anna Soncini Fratta (dir.), *Arlecchino senza mantello, op. cit.*, p. 29.